

Avant-propos

Annick Lempérière

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
Membre de l'Institut universitaire de France

Les essais réunis dans ce volume sont dédiés à la mémoire de François-Xavier Guerra (1942-2002)¹. Hommage au grand historien latino-américaniste, chercheur et professeur de l'université Paris 1, hommage au maître, au collègue et à l'ami aimé et respecté qu'il fut pour leurs auteurs, ces essais offrent également au public français les clés d'une œuvre historiographique qui reste relativement méconnue en France², tandis qu'elle bénéficie d'une résonance exceptionnelle en Amérique latine. Peu de latino-américanistes jouissent en effet, à l'échelle internationale, de l'aura entourant aujourd'hui le vif souvenir de l'historien qui, invité dans maintes universités et centres de recherche de tout le continent, y exposa si souvent sa vision de l'histoire latino-américaine. L'intérêt que ses travaux ont suscité outre-Atlantique dès leur publication se trouve renouvelé dans le contexte de la célébration du bicentenaire des indépendances hispano-américaines, qui monopolise depuis 2008 l'activité des historiens et suscite la multiplication de congrès et de colloques où son nom est toujours évoqué et son œuvre, citée et commentée. Parmi les raisons

1. Ces essais sont issus du colloque « L'histoire des mondes ibériques avec François-Xavier Guerra : rencontres, parcours, découvertes », organisé à l'université Paris 1 les 14 et 15 novembre 2003. Le comité scientifique était composé de Joëlle Chassin (université Paris 3), Pilar Gonzalez Bernaldo (université Paris 7), Véronique Hébrard (université Paris 1), Annick Lempérière (université Paris 1), Georges Lomné (université Marne-la-Vallée), Geneviève Verdo (université Paris 1). Le colloque a reçu le soutien financier de l'EHESS, du Forum international des sciences humaines, du ministère des Affaires étrangères, de l'IRICE-UMR 8138, de l'UMR 8565, de l'université Paris 10. La traduction des articles en espagnol a été financée par une subvention de l'université Paris 1. De très nombreux collègues et étudiants contribuèrent, par leur présence et leur participation aux commentaires et aux débats, à faire des deux journées du colloque un moment intense d'émotion, de convivialité et de discussion intellectuelle. Que soient ici tout particulièrement remerciés François Chevalier (†), les historiens de Paris 1 Robert Frank, Michel Kaplan, André Kaspi, Bernard Michel, les latino-américanistes européens et latino-américains Carmen Bernand, David Brading, Thomas Calvo, Enrique Florescano, Juan Carlos Garavaglia, Serge Gruzinski, Mónica Quijada (†), Javier Pérez Siller, Jean Piel, Jacques Poloni-Simard, Yves Saint-Geours, Nathan Wachtel, ainsi que Pierre Rosanvallon.

2. On peut se reporter à la bibliographie complète de Guerra, en fin de volume.

pouvant expliquer sa moindre diffusion en France, celle de la langue espagnole dans laquelle est accessible une partie essentielle des écrits de Guerra n'est peut-être pas aussi décisive que la place relativement marginale où les universités, le système des concours et le monde éditorial français cantonnent généralement les aires culturelles, y compris celle des Amériques. Rien n'est cependant plus paradoxal s'agissant de l'œuvre de Guerra, tant celle-ci revendique son inscription dans la tradition de l'histoire et des sciences sociales françaises, tout en évoquant les transferts incessants existant entre l'aire latino-américaine et l'Europe, en particulier la France³. Toutefois, ce constat est de moins en moins vrai, sous l'effet de l'urgente ouverture au monde de la discipline historique dans le contexte de la globalisation, mais aussi en raison du fait que nombre d'anciens élèves de Guerra, eux-mêmes latino-américanistes, occupent aujourd'hui des postes dans les départements d'histoire de l'*alma mater* hexagonale⁴.

On ne saurait exagérer ce que la vigueur actuelle du latino-américanisme en France doit à celui qui fut non seulement un historien, mais aussi un intellectuel animé par la volonté de comprendre l'histoire du monde de son temps.

Né à Vigo (Espagne) en 1942, grandi au sein d'une famille marquée par les violences de la guerre d'Espagne, François-Xavier Guerra choisit à vingt ans de faire de la France sa patrie intellectuelle d'adoption et d'en acquérir la nationalité. Dans le même mouvement, il interrompt les études de biologie qu'il avait entreprises en Espagne pour se tourner vers les sciences humaines, mieux à même à ses yeux de répondre aux questionnements du temps présent. De son bref contact avec les sciences de la nature, il gardera cependant, en historien, le souci de la preuve ainsi que celui de ce qu'il appelait la « modélisation », c'est-à-dire la recherche des « logiques » pouvant rendre intelligible la cohérence de processus historiques qui, telles les révolutions, sont marqués par l'imprévisibilité des événements et la complexité des raisons d'agir.

Guerra fait ses études d'histoire en Sorbonne, notamment sous la houlette d'Henri-Irénée Marrou et celle de Roland Mousnier, dont il retiendra les leçons sur les sociétés d'Ancien Régime – et dont il évoquera souvent, avec amusement, la redoutable autorité mandarinale. Cependant, en 1965, c'est l'histoire contemporaine qu'il choisit pour faire ses débuts dans la recherche, en étudiant « Le premier journal marxiste français : *L'Égalité* de Jules Guesde.

3. Cf. François-Xavier Guerra, *Figuras de la modernidad. Hispanoamérica siglos XIX-XX*, compilé par A. Lempérière et G. Lomné, Universidad Externado de Colombia, Taurus, Colección Bicentenario, Bogota, 2012.

4. C'est notamment le cas, parmi les auteurs des essais, de Sophie Baby (université de Bourgogne), d'Olivier Compagnon (université Paris 3), d'Eugenia Palieraki (université de Cergy-Pontoise), de Clément Thibaud (université de Nantes).

1877-1882⁵ » : premiers pas de Guerra dans l'histoire du politique, dont la passion ne le quittera jamais⁶. Il est reçu à l'agrégation d'histoire en 1969 après avoir obtenu un diplôme en sciences politiques à l'IEP de Grenoble (1967). Entre-temps, c'est 1968 : il est alors l'assistant à Grenoble de Pierre Broué, un « mandarin » historien et militant trotskyste qui ne l'empêche pas, bien au contraire, de venir vivre en direct à Paris la révolution estudiantine. Des événements de 1968, Guerra a eu souvent l'occasion de dire et d'écrire combien ils ont changé, voire forgé sa vision de l'histoire contemporaine, avant même sa lecture décisive du Furet de *Penser la Révolution française*. Ils lui révèlent en effet, avec le rôle déterminant des acteurs concrets dans les processus de mobilisation sociale, l'autonomie du politique, des imaginaires et des idéologies – comment rendre compte, disait-il, d'une révolte sociale et d'une rébellion politique de cette ampleur au cœur d'une période de prospérité sans précédent dans l'histoire du pays ? C'est aussi dès cette année-là que Guerra établit au Café de l'Escholier, place de la Sorbonne, ce qui allait devenir au fil des années un lieu de sociabilité dont collègues et ex-étudiants conservent l'émotion de discussions animées et joyeuses.

Recruté par François Chevalier comme assistant en histoire moderne à l'université Paris 1 en 1970, il renonce à son idée première de thèse d'État, qu'il souhaitait consacrer à l'Internationale communiste, pour se former à l'histoire latino-américaine et s'engager dans l'étude de la révolution mexicaine⁷. Maître-assistant en histoire contemporaine à partir de 1977, il soutient sa thèse en 1983 et, en 1985, succède à François Chevalier comme titulaire de la chaire d'histoire de l'Amérique latine contemporaine et directeur du Centre de recherches d'histoire de l'Amérique latine et du monde ibérique⁸ à Paris 1. Dès lors son activité d'enseignant – vite entouré d'une solide cohorte de doctorants – se confond avec un parcours de chercheur international devant répondre à l'intérêt, aux discussions et aux polémiques suscités par sa vision de la révolution mexicaine, puis bientôt des indépendances hispano-américaines. Mais aussi avec la vocation d'un véritable entrepreneur de la recherche latino-américaniste – un champ historiographique qui, au milieu des années 1980, était en France entièrement à structurer. Dès lors, les années qui suivirent, marquées également par deux graves accidents cardiaques, furent celles d'une activité incessante et souvent écrasante, multiforme en même temps qu'extrêmement cohérente du point de vue scientifique.

5. Mémoire pour le diplôme d'études supérieures, ancêtre de la défunte « maîtrise » et du master d'aujourd'hui.

6. Quelques années plus tard, Guerra reviendra à la III^e République avec un ouvrage de vulgarisation, écrit avec François Livi, *La France de la Troisième République, 1870-1914*, Paris, Culture, Arts, loisirs, 1971.

7. Non sans un détour par l'histoire de la péninsule Ibérique : *La péninsule Ibérique : de l'Antiquité au Siècle d'or*, Paris, PUF, 1974.

8. Le CRALMI.

Artisan, avec Nathan Wachtel et Serge Gruzinski, de la structuration de la recherche en histoire latino-américaniste dans les années 1990, Guerra est l'un des membres fondateurs du CERMACA⁹ à l'EHESS. Surtout il crée, en 1990, le GDR « Le politique en Amérique latine », un tournant décisif car, avec la reconnaissance scientifique du CNRS, c'est tout un champ d'études qui trouve sa légitimité et les moyens de s'affirmer en fournissant aux jeunes chercheurs en formation un encadrement scientifique, articulé autour des problématiques de l'histoire du politique. Ces années sont jalonnées par trois grands colloques internationaux, pour l'organisation desquels le bicentenaire de la Révolution française, en 1989, et le cinquième centenaire de la découverte de l'Amérique, en 1992, constituent bien plus qu'un prétexte commode, car ils permettent à Guerra d'installer le latino-américanisme au cœur des problématiques historiographiques françaises et internationales du moment¹⁰. Ils lui fournissent aussi l'occasion de réunir les historiens français, européens et américains les plus préoccupés, au-delà de leurs champs d'études respectifs, de développer une réflexion de fond sur les spécificités de l'histoire du monde ibérique et ibéro-américain tout en la connectant à l'histoire européenne – citons parmi eux, sans exhaustivité, Marie-Danielle Demélas, Charles Hale, Antonio Annino, David Brading, Sol Serrano, Horst Pietschmann, John Elliott, Tulio Halperín Donghi, José Carlos Chiaramonte... De ces échanges naît un vaste réseau scientifique euro-américain dont la dynamique et l'intensité des échanges intellectuels se concrétisent rapidement dans plusieurs ouvrages collectifs qui ont fait date¹¹.

Durant ces années où il continue d'approfondir ses propres recherches sur la période des indépendances hispano-américaines, Guerra consacre aussi des heures, dans son bureau situé sous les combles de la vieille Sorbonne, toujours empli de l'épaisse fumée des « gitanes sans filtre » qu'il consommait l'une après l'autre sans discontinuer, aux doctorants aguerris ou aux étudiants novices toujours plus nombreux, venus des universités et grandes écoles du Quartier Latin aussi bien que du Mexique et, au fil du temps, de

9. Centre de recherches sur le Mexique, l'Amérique centrale et les Andes, aujourd'hui le CERMA.

10. En juin 1989, « L'Amérique latine face à la Révolution française », Paris, AFSSAL-université Paris 1 ; 1992, en juin, avec S. Gruzinski et N. Wachtel, « Nouveaux Mondes – Mondes nouveaux. L'expérience américaine », CERMACA ; en décembre, « Les enjeux de la mémoire. L'Amérique latine à la croisée du cinquième centenaire : commémorer ou remémorer ? », Paris, AFSSAL-GDR 994-université Paris 1. Chacun de ces colloques a fait l'objet d'une publication (cf. la bibliographie en fin de volume).

11. En particulier : *De los imperios a las naciones : Iberoamérica* (avec Antonio Annino et Luis Castro Leiva), Saragosse, Ibercaja, 1994 (une édition refondue a été publiée sous le titre *Inventando la nación : Iberoamérica siglo XIX*, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 2003) ; *Imaginar la nación* (avec Mónica Quijada) ; *Espacios públicos en Iberoamérica : ambigüedades y problemas* (avec A. Lempérière), Mexico, CEMCA-Fondo de Cultura Económica, 1998.

toute l'Amérique latine, attirés autant par la nouveauté de ses propositions de sujet de thèse que par l'accueil amène et attentif qu'il réserve à tous. C'est là, quelques semaines avant son décès et épuisé par la maladie, qu'il fait encore soutenir plusieurs mémoires et reçoit de nouveaux arrivants. Un cancer du poumon foudroyant l'emporte le 10 novembre 2002, sans lui laisser le temps de rédiger le livre qu'il projetait d'écrire sur la modernité politique dans les sociétés hispano-américaines. Il repose depuis lors dans le cimetière d'un petit village du Soissonnais.

Origines, avatars et paradoxes de la modernité politique dans les sociétés hispano-américaines : tel est le fil conducteur qui synthétise sans doute le mieux l'ensemble de son œuvre d'historien. De la publication du *Mexique de l'Ancien Régime à la Révolution* en 1985 à son dernier article rédigé quelques mois avant son décès¹², Guerra s'est en effet consacré à penser – au sens où Furet entendait *penser la Révolution française* – le siècle durant lequel l'Amérique latine est entrée dans l'histoire contemporaine en adoptant et en généralisant, bien avant la plupart des États européens, les principes fondateurs de la politique moderne. Telle est sa contribution majeure à l'historiographie latino-américaniste. En choisissant pour sujets de recherche deux moments de rupture radicale dans l'histoire de l'Amérique hispanique, il reconstruit l'histoire politique alors en faillite et développe les outils méthodologiques et conceptuels d'une *nouvelle histoire du politique*. Il y a un avant et un après la publication du *Mexique*, un avant et un après *Modernidad e independencias. Ensayos sobre las revoluciones hispánicas* (1992). Le moment « révolution mexicaine » est celui de la rupture avec le structuralisme. Quant à la réinterprétation que Guerra propose des révolutions et des guerres d'indépendance (1808-1825), elle en fait des protagonistes à part entière du grand cycle des révolutions atlantiques : deuxième rupture.

L'écho immédiat rencontré par chacun de ces deux livres en Amérique latine s'explique largement par les réponses qu'ils apportaient, au moment de leur publication, à la double crise, à la fois historique et historiographique, qui caractérisait alors le contexte latino-américain.

Au début des années 1980, l'historiographie latino-américaine était encore immergée dans le structuralisme. En consonance avec les politiques de développement menées par les États de la région depuis les années 1940, l'histoire économique, soutenue par la théorie de la modernisation puis par celle de la dépendance, mais aussi sous la domination alors sans partage de l'historiographie et des sciences sociales nord-américaines, s'était imposée comme patron explicatif exclusif de l'évolution historique du sous-continent. À l'apogée de son hégémonie, le paradigme interprétatif structuraliste était cependant à bout de souffle. Il s'avérait surtout incapable de répondre aux

12. « "Políticas sacadas de las sagradas Escrituras"... », 2003.

problèmes qui se profilait sur l'agenda latino-américain : comment sortir du développementisme autoritaire et des dictatures qui l'avaient promu ou accompagné ? Comment construire des régimes démocratiques ? En Amérique latine, l'histoire politique avait été délégitimée aussi complètement qu'en France au cours du xx^e siècle, pour les mêmes bonnes et mauvaises raisons, sans que cela empêchât la survivance vigoureuse d'une « histoire patriotique » (*historia patria*) aux contours strictement nationaux et aux objectifs clairement nationalistes. Mais ni la *historia patria* ni le déterminisme des approches structuralistes ne fournissaient les outils intellectuels permettant de prendre en compte, avec la liberté des acteurs et l'imprévisibilité des événements, les incertitudes du politique dans une période qui s'annonçait déjà comme de transition vers la démocratie.

Or, *Le Mexique de l'Ancien Régime à la Révolution* faisait revivre un modèle historique de changement en même temps qu'il offrait une modélisation de processus sociaux et politiques qui, toutes choses égales par ailleurs – au milieu des années 1980, personne ne songeait plus sérieusement à faire la révolution en Amérique latine –, pouvaient se comparer aux sorties de dictature alors en cours, comme c'était le cas brusquement en Argentine après la guerre des Malouines (1982), prudemment au Brésil depuis 1979, encore très lentement dans le Chili de Pinochet avec le réveil de la société civile¹³, tandis que les Mexicains, après le séisme qui frappait la capitale de leur pays en 1985, commençaient à s'interroger sur la légitimité du régime autoritaire issu de la révolution de 1910.

En effet, dans *Le Mexique*, Guerra analysait dans leurs dimensions politique, sociale, économique, culturelle, mais plus encore dans l'entrecroisement de ces différents registres mis en scène à travers le jeu des acteurs individuels et collectifs, les profondes mutations intervenues dans la société mexicaine sous le gouvernement à la fois progressiste et autoritaire de Porfirio Díaz (1876-1911). Insistant, à propos des dernières années du régime porfirien, sur le contexte de crise économique venue des États-Unis et accompagnée d'une misère sociale très répandue dans les régions les plus modernes du Mexique, Guerra montrait comment l'incapacité du président à organiser sa succession, couplée au refus d'élargir la participation politique et d'assumer la question sociale, conduisait à la repolitisation et à la mobilisation de la société, et débouchait en 1910 sur le déclenchement de la révolution. Dans les années 1980 comme dans les années 1900, un élément critique essentiel résidait dans

13. Guerra s'est rendu pour la première fois au Chili en 1987, invité par deux historiens, Cristián Gazmuri et Sol Serrano, du Centro de Estudios de la Realidad Contemporánea créé en 1983, grâce à l'appui de l'ambassade de France à Santiago, pour rassembler des chercheurs alors exclus des universités placées sous tutelle militaire. Des contacts noués à ce moment naît l'idée d'un séminaire sur la Révolution française et le Chili, qui s'est tenu à Santiago en novembre 1989 (je remercie Sol Serrano de m'avoir fourni le détail de cette information).

la relative démocratisation des conditions issue de la modernisation économique et des mobilités sociales, aussi bien géographiques que sociologiques, qui l'avaient accompagnée. Il apparaissait que les mutations, qui étaient aussi mentales et culturelles, dérivées de la « modernisation » produisaient des effets dévastateurs sur la légitimité du régime autoritaire qui l'avait promue : comment rendre compte de ces processus ? Comment le politique et le social s'articulaient-ils concrètement ? Sachant que la question des origines de la révolution mexicaine était au cœur d'une longue tradition historiographique, les réponses inédites apportées par *Le Mexique* reposaient avant tout sur la nouveauté de l'approche conceptuelle et méthodologique de Guerra¹⁴.

Quels furent les ingrédients de la rupture épistémologique ? Explicitement, quoique sans se livrer à de formelles mises au point théoriques, Guerra situa sa démarche au carrefour de plusieurs disciplines : la sociologie dans la version libérale alors portée par Michel Crozier (le sociologue de l'action organisée selon *L'acteur et le système*¹⁵), par Raymond Boudon (celui de la « mobilité sociale dans les sociétés industrielles¹⁶ »), par François Bourricaud (celui de la « mobilisation sociale », au sens sociologique du terme, dans le Pérou des années 1930-1960¹⁷) ; l'anthropologie de Louis Dumont (*Homo hierarchicus*¹⁸) ; l'histoire « totale » telle que la concevait François Chevalier lorsqu'il étudiait, inspiré par Marc Bloch, *La formation des grands domaines au Mexique*¹⁹, ou telle que l'avaient pratiquée Maurice Agulhon ou Alain Corbin lorsqu'ils abordaient les immobilismes et les mutations de l'histoire régionale en Provence ou au Limousin au XIX^e siècle²⁰ ; sans oublier la leçon décisive de *Penser la Révolution française*²¹.

Avec la sociologie libérale épaulée par l'instrument prosopographique, Guerra substitue aux « classes » ou autres « catégories sociales » abstraites, que

14. Cette approche a suscité de nombreux débats, notamment une polémique engagée par l'historien britannique Alan Knight, à la suite d'un article publié par Guerra dans les *Annales* en 1981 (cf. bibliographie).

15. Michel Crozier, Erhard Friedberg, *L'acteur et le système : les contraintes de l'action collective*, Paris, Seuil, 1977.

16. Raymond Boudon, *L'inégalité des chances : la mobilité sociale dans les sociétés industrielles*, Paris, Armand Colin, 1973.

17. François Bourricaud, *Pouvoir et société dans le Pérou contemporain*, Paris, Armand Colin, 1967.

18. Louis Dumont, *Homo hierarchicus. Essai sur le système des castes*, Paris, Gallimard, 1971.

19. François Chevalier, *La formation des grands domaines au Mexique : XVI^e-XVII^e-XVIII^e siècle*, éd. revue et augmentée, Paris, Karthala, 2006.

20. Alain Corbin, *Archaïsme et modernité en Limousin au XIX^e siècle*, Paris, M. Rivière, 1975 ; Maurice Agulhon, *La république au village : les populations du Var, de la Révolution à la III^e République*, Paris, Seuil, 1979. Il faut aussi rappeler quelle fut l'importance pour Guerra des études pionnières d'Agulhon sur les sociabilités.

21. François Furet, *Penser la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1978.

les historiens de la révolution avaient jusqu'alors sollicitées pour en expliquer les causes, des individus et des groupes concrets – personnel politique et militants, communautés villageoises, réseaux clientélistes, parentèles, sociabilités. Guerra ne s'est par ailleurs jamais reconnu dans l'anthropologie réductrice de l'individualisme méthodologique, qui limite le spectre des motivations des acteurs à la seule considération de la « maximisation » de leurs « intérêts ». Il est vrai qu'il avait fort présent à l'esprit le million de morts provoquées par le premier grand cataclysme du « court xx^e siècle » que fut la Révolution mexicaine. Mais il songeait aussi, constatant la politisation rapide des jeunes élites, exclues du jeu politique, à travers la fondation des clubs libéraux des années 1900, au rôle joué par l'idéologie pour donner cohérence et unité à des mécontentements épars et à des frustrations durablement éprouvées : la double leçon de 1968 et de *Penser la Révolution française*.

À Louis Dumont, Guerra emprunte la distinction entre deux grands systèmes anthropologiques, l'holisme des sociétés traditionnelles ou d'Ancien Régime et l'individualisme des sociétés du monde occidental postrévolutions atlantiques. Distinction dont il use pour montrer comment, à la suite de la révolution des années 1810 et tout en adoptant des Constitutions libérales et des régimes républicains, les sociétés latino-américaines, à commencer par la mexicaine, continuent d'être structurées par des groupes primaires (famille et parentèle), des liens non choisis (communauté d'habitants) et des structures réticulaires (clientèles, factions) associées à des relations de pouvoir verticales, hiérarchisées, autoritaires, celles que F. Chevalier avait déjà identifiées s'agissant du monde rural du xvi^e siècle mexicain, en pleine vigueur encore à la fin du xix^e siècle. Du décalage constaté par Guerra entre les principes politiques libéraux, fondés sur une anthropologie individualiste, et les réalités sociales holistes, naît selon lui une variante spécifique, hispano-américaine, du libéralisme, marquée par des pratiques politiques, tel le *pronunciamento*, et les figures politiques qui le portent, le cacique, le *caudillo*, que l'on peut cependant comparer à celles qui caractérisent l'ensemble des nations de l'Europe du Sud, en particulier l'Espagne, jusque dans les années 1920. C'est le pacte passé entre le régime libéral de Díaz et la société traditionnelle, en particulier les paysanneries villageoises, ainsi que l'usage par Díaz lui-même de multiples réseaux interpersonnels mis au service d'un pouvoir fort et centralisé qui permettent à Guerra d'expliquer la longue stabilité du régime, mais aussi son blocage final et l'explosion révolutionnaire qui en découle.

Dans les années qui suivent *Le Mexique de l'Ancien Régime...*, Guerra consacre son enseignement et ses travaux à ces paradoxes de la modernité politique en pays hispanique. Une série d'articles pionniers sur la notion de « peuple²² »,

22. « Le peuple souverain : fondements et logiques d'une fiction (pays hispaniques au xix^e siècle) » (1989).

sur les élections²³, le caciquisme²⁴, les acteurs sociaux et politiques²⁵, les *pronunciamentos*²⁶ renouvellent en profondeur la compréhension de l'histoire politique de l'Amérique latine au XIX^e siècle. Traditionnellement stigmatisée sous les étiquettes de l'« anarchie », de l'« instabilité politique » et du caudillisme militaire, elle acquiert une logique : celle des processus par lesquels s'opère le transfert du principe abstrait de la « souveraineté du peuple » vers des incarnations concrètes – clubs politiques organisant le vote des citoyens, caciques intermédiaires entre société corporative traditionnelle et État moderne, *caudillos* porte-parole des griefs des *pueblos* –, le « peuple » pluriel des communautés territoriales, urbaines et surtout rurales.

La publication de *Modernidad e independencias* en 1992 marque un second tournant. En se consacrant désormais au moment des révolutions d'indépendance, Guerra aborde les origines mêmes de l'entrée du continent dans la *modernité politique*, une formule d'allure abstraite qu'il circonscrit très concrètement à la naissance de la sphère publique, à la définition d'un nouveau principe de légitimité (la souveraineté du peuple ou de la nation) et au surgissement de nouveaux acteurs, à proprement parler *politiques*, qui se constituent précisément pour conquérir cette légitimité. Il est significatif que *Modernidad* ait été conçu non comme un nouveau récit de la période des indépendances, mais comme un recueil d'essais dans lequel les problèmes historiographiques et conceptuels posés par le récit existant occupent une très large place. En effet, tout naturellement considérée comme moment fondateur de la nation dans les mémoires collectives, l'Indépendance était du ressort exclusif de l'*historia patria*, dont la tradition dans chaque pays remontait à l'époque même de la révolution et des guerres, et constituait le point de départ obligé de toute l'historiographie professionnelle, très nationaliste, du XX^e siècle. Oppression coloniale, despotisme et obscurantisme de la monarchie espagnole, modernité de l'Amérique influencée par les idées des révolutions nord-américaine et française, libération nationale obtenue grâce à la guerre menée contre les Espagnols par les *Libertadores* : tels étaient à grands traits, en simplifiant quelque peu, les arguments explicatifs de l'*historia patria*, selon laquelle l'origine du mouvement indépendantiste était *américaine* et *nationale*.

Modernidad e independencias rompt avec ce modèle en replaçant les indépendances dans le cadre politique et à l'échelle appropriés, ceux de la monarchie espagnole : un empire dont les dépendances territoriales sont européennes et américaines, et dont la structure politique, héritée du règne

23. Avec Marie-Danielle Demélas, « Un processus révolutionnaire méconnu : l'adoption des formes représentatives modernes en Espagne et en Amérique (1808-1810) » (1993).

24. « Los orígenes socio-culturales del caciquismo » (1992).

25. « Pour une nouvelle histoire politique : acteurs sociaux et acteurs politiques » (1990).

26. « El pronunciamiento en México : prácticas e imaginarios » (2000).

des Habsbourg, est celle d'une « monarchie composite » (selon la formule de John Elliott), un agrégat de communautés territoriales, *reinos* (royaumes) et *pueblos* dont la seule véritable unité réside dans la fidélité à la personne royale et à la religion catholique. Parmi les thèses centrales de l'ouvrage se trouve celle-ci : l'origine des indépendances se trouve non en Amérique, mais au cœur même de l'empire, en métropole ; se situe non en 1810, comme le veut la tradition commémorative, mais en 1808, lorsque l'invasion de la Péninsule par l'armée napoléonienne, suivie des abdications de Bayonne, provoque l'acéphalie de la monarchie et, avec le soulèvement des Espagnols contre l'envahisseur, le début de la révolution *en Espagne*. Ce faisant, Guerra transforme la « révolution espagnole » en *révolution hispanique* en montrant que la révolution des pouvoirs intervenue en Péninsule en 1808 pour remplacer le roi absent, dans l'urgence et l'improvisation, fait de l'Espagne le moteur d'un mouvement révolutionnaire qui se propage inévitablement à l'ensemble des territoires américains, comme parties intégrantes de la monarchie. Comme en France en 1789, l'absolutisme s'avère incapable de résoudre dans l'empire de 1808 la crise qui touche l'ensemble de la monarchie ; il ne s'agit plus d'« influence », mais de problèmes historiques comparables, à deux moments et dans deux contextes différents.

Ce renversement de perspective justifie le privilège accordé, dans *Modernidad*, aux problèmes politiques de dimensions impériales que pose le vide du pouvoir de 1808, devenu la matrice d'une logique révolutionnaire globale, articulée par les problèmes conjoints de la légitimité et la représentation politiques. Il explique, d'une part, la dynamique révolutionnaire en Espagne, la convocation des *Cortes* qui dès leur ouverture, en septembre 1810, déclarent assumer la souveraineté nationale (la « nation » désignant alors l'ensemble de l'empire) ; il explique, d'autre part, comment les Espagnols américains passent, entre 1808 et 1810, les deux années « cruciales », selon Guerra, de la fidélité absolue au roi prisonnier de Napoléon à la rupture avec des autorités péninsulaires qui, tout en souffrant d'un déficit de légitimité, s'obstinent à leur refuser la représentation égalitaire à laquelle ils estiment avoir droit. C'est cette dynamique qui les conduit en 1810 à renverser les autorités péninsulaires locales et à former, d'abord au nom du roi, des gouvernements autonomes. L'émiettement des pouvoirs qui s'ensuit en Amérique, bientôt suivi par le déclenchement des guerres civiles entre partisans et adversaires des autorités espagnoles, conduit Guerra à réinterpréter les indépendances en termes de *désintégration* de l'empire : telle est la seconde grande « thèse » de *Modernidad*. Une problématique qui inspire l'ouvrage collectif *De los imperios a las naciones*, publié en 1994, et dont Guerra ne cachait pas qu'elle lui avait été suggérée par la désintégration de l'empire soviétique à partir de 1989. Selon sa formule désormais célèbre, les nations, en Amérique tout comme

en Espagne d'ailleurs, furent le point d'arrivée, non le point de départ, des révolutions d'indépendance²⁷.

Dans *Modernidad*, tout comme dans les travaux postérieurs de Guerra, l'analyse des mutations de la culture et des imaginaires politiques durant la révolution hispanique, l'attention portée au rôle des sociabilités, de la diffusion de l'imprimé et du développement de l'opinion publique dans ces mutations occupent une place de choix. C'est ainsi que prend forme l'historicisation et la contextualisation des concepts clé de la modernité politique, que sont la représentation, la citoyenneté²⁸, la souveraineté²⁹, l'opinion publique³⁰ et bien entendu la nation³¹, adoptés par les péninsulaires comme par les hispano-américains une fois consacrée la faillite de l'absolutisme. C'est aussi cet approfondissement donné à la définition des objets de l'histoire du politique qui déterminera, après *Le Mexique*, l'adhésion à la réinterprétation des indépendances hispano-américaines. La vision de Guerra en complexifiait les enjeux en lui adjoignant une dimension socioculturelle qui avait été presque complètement ignorée jusque-là. La chronologie de la période des indépendances était aussi entièrement renouvelée : considérée jusque-là comme un bloc, « 1810-1825 », elle se voyait déclinée en moments successifs, que Guerra aimait à comparer au déroulement d'un film, par opposition à l'image fixe de la photographie. La métaphore lui permettait d'illustrer non seulement les dilemmes successifs auxquels étaient soumis les révolutionnaires, mais également les mutations culturelles et identitaires à travers lesquelles les colons d'Amérique cessèrent de se considérer comme de loyaux sujets espagnols pour se transformer en républicains américains. « On ne naît pas citoyen, on le devient³² », cette formule de Guerra résume parfaitement l'orientation de ses recherches et de celles qu'il a suscitées autour de lui dans les années 1990-2002, tournées vers l'étude des processus de construction des appartenances et identités nouvelles nées de la crise et de la désintégration impériales³³. Ce

27. On peut consulter, en français, « La nation en Amérique espagnole : le problème des origines » (1995).

28. « El soberano y su reino. Reflexiones sobre la genesis del ciudadano en América Latina » (1999).

29. « De la política antigua a la política moderna, la revolucion de la soberania » (1998).

30. « "Voces del pueblo". Redes de comunicación y orígenes de la opinión en el mundo hispánico (1808-1814) » (2002).

31. Outre « La nation en Amérique espagnole », déjà cité, « Epifanías de la nación » (1994), et le dernier chapitre de *Modernidad e independencias*.

32. Dans « El soberano y su reino... ».

33. On peut citer les thèses de Pilar Gonzalez, *Civilité et politique aux origines de la nation argentine : les sociabilités à Buenos Aires, 1829-1862*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1999 ; Véronique Hébrard, *Le Venezuela indépendant : une nation par le discours, 1808-1830*, Paris, L'Harmattan, 1996 ; Richard Hocquelllet, *Résistance et révolution durant l'occupation napoléonienne en Espagne, 1808-1812*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2001 ; Marco Morel, *As*

faisant, la révolution hispanique devenait aussi la première grande révolution libérale du XIX^e siècle euro-américain.

L'histoire politique très conceptualisée qui était celle de Guerra, traversée en outre par la démonstration que le politique ne s'expliquait pas entièrement hors de la prise en compte de ses fondements culturels, se situait dans un espace-temps qui n'était pas exclusivement celui du monde hispanique et moins encore, on l'a vu, celui des cadres nationaux. L'inscription du latino-américanisme dans l'histoire de l'Europe n'était pas seulement, chez Guerra, une démarche historiographique : elle participait pleinement de sa vision de l'histoire latino-américaine, inexplicable et en tout cas tronquée, selon lui, si on la coupait de ses racines européennes, ou si on la limitait à son versant hispanique en négligeant sa version luso-américaine et brésilienne. S'il put aussi clairement définir les spécificités de la version hispanique de la modernité politique, c'est qu'il avait toujours présentes à l'esprit non seulement la possibilité, mais également la nécessité du comparatisme avec les expériences européennes. Au-delà du comparatisme, et bien avant que ne soient théorisées les démarches d'histoire croisée et d'histoire transnationale aujourd'hui largement répandues, c'est en termes non d'« influence », mais de circulations et de transferts de modèles, de courants intellectuels, portés par les imprimés autant que par les voyageurs, les diplomates et les exilés, qu'il interprétait la présence et l'impact du positivisme dans le Mexique porfirien, ceux du libéralisme doctrinaire de la Restauration dans les républiques hispano-américaines des années 1830 et 1840, ou encore le radicalisme politique inspiré par la révolution de 1848 après le tournant du siècle. Sa perspective résolument euro-américaine permit de définir les contours de recherches doctorales novatrices sur les échanges culturels qui ont rythmé l'histoire contemporaine de l'Amérique latine³⁴. Elle le conduisit également à proposer aussi, à ses étudiants et doctorants, des sujets portant sur l'histoire contemporaine de l'Espagne³⁵.

transformações dos espaços públicos : Imprensa, atores políticos e sociabilidades na cidade imperial, Sao Paulo, Hucitec, 2005 ; Renan Silva, *Los ilustrados de Nueva Granada, 1760-1808*, Medellín, Banco de la República, 2002 ; Clément Thibaud, *Républiques en armes : les armées de Bolívar dans les guerres d'indépendance du Venezuela et de la Colombie*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006 ; Geneviève Verdo, *L'indépendance argentine entre cités et nation, 1808-1821*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006.

34. Citons notamment : Annick Lempérière, Georges Lomné, Frédéric Martinez, Denis Roland, *L'Amérique latine et les modèles européens*, préface de François-Xavier Guerra, Paris, L'Harmattan, 1998 ; Olivier Compagnon, *Jacques Maritain et l'Amérique du Sud : le modèle malgré lui*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2003 ; Frédéric Martinez, *El nacionalismo cosmopolita. La referencia europea en la construcción nacional en Colombia, 1845-1900*, Bogota, Banco de la República, Instituto Francés de Estudios Andinos, 2001 ; Francisco Xavier Gonzalez E., *Aquellos años franceses, 1870-1900 : Chile en la huella de París*, Santiago du Chili, Taurus, 2003.

35. Cf., *infra*, les chapitres rédigés par Sophie Baby et Élodie Richard.

La générosité intellectuelle et humaine avec laquelle, sans ménager ni son temps ni, hélas, sa santé, Guerra partageait ses idées et sa vision de l'histoire avec ses étudiants et doctorants, et avec ses collègues des deux continents reste, *in fine*, ce qui explique le mieux à la fois le rayonnement qui fut le sien de son vivant ; l'émotion intense et les sentiments mêlés de deuil, de dette et de reconnaissance qui s'exprimèrent, au moment de sa disparition et dans les mois qui suivirent, de toutes parts en Amérique latine et dont témoignent, outre le présent volume, ceux qui ont été publiés à l'initiative d'historiennes mexicaines à la suite des colloques d'hommage internationaux qu'elles organisèrent en 2003, respectivement à l'Institut José Maria Luis Mora à Mexico³⁶ et à l'université de Guadalajara³⁷ ; et plus encore, la fécondité ininterrompue de ses propositions historiographiques et des pistes qu'il a laissées ouvertes, toutes capables de s'inscrire dans les problématiques les plus actuelles de l'histoire des empires ou de l'histoire transnationale.

Les essais réunis dans ce volume éclairent, à partir de points de vue très divers, des aspects essentiels des questionnements qui furent ceux de Guerra : compréhension de l'Amérique latine dans l'espace euro-américain, interprétation des révolutions hispaniques et de leurs conséquences à long terme, nouveaux objets et nouvelles méthodes de l'histoire du politique. Certains d'entre eux constituent un commentaire de ses apports historiographiques, d'autres en reprennent et en prolongent des points forts, d'autres encore présentent des travaux inédits d'histoire politique ou culturelle. Les titres et le contenu des quatre parties entre lesquelles ils sont répartis reflètent donc tout à la fois les principaux axes de la pensée historiographique de Guerra et leur écho dans le propos des auteurs. Ce volume longtemps médité, produit du travail de deuil, est aussi un hommage à la communauté bien vivante des amis de François-Xavier Guerra, qui ont écrit en sa compagnie l'histoire de l'Amérique latine et continuent de le faire en pensant à lui, dans le souvenir lumineux qu'il nous a laissé.

Paris-Santiago du Chili
Juillet 2004-août 2010

36. Erika Pani et Alicia Salmerón (coord.), *Conceptualizar lo que se ve. François-Xavier Guerra historiador. Homenaje*, Mexico, Ed. Instituto Mora, 2004.

37. Elisa Cárdenas Ayala et Annick Lempérière (coord.), *Una ausencia que convoca. Homenaje a François-Xavier Guerra*, Guadalajara, Universidad de Guadalajara, Cátedra de Ciencias Sociales Emile Durkheim, 2007.

